

DÉBAT

Faut-il rebâtir les édifices du passé ?

« Un rêve infantile »

ALEXANDRE GADY
Professeur d'histoire de l'art
à l'université de Paris-Sorbonne

« Reconstruire des monuments disparus – parfois depuis plusieurs générations – est une tendance qui s'est développée récemment en France : on cite souvent, pour la justifier, des exemples étrangers comme Varsovie ou Dresde, afin de montrer qu'il s'agit d'un mouvement normal. C'est là une grosse erreur, car il est évident que les destructions massives qui ont touché l'Europe lors de la dernière guerre mondiale ont profondément détruit des villes entières, provoquant des chocs identitaires. Mais peut-on en dire autant du château des Tuileries, à Paris, ou de celui de Saint-Cloud, disparus il y a plus d'un siècle ?

En réalité, ce désir de refaire le passé est une combinaison de plusieurs sensibilités. Il y a d'abord une douce nostalgie : refaire le passé, comme par enchantement. Il y a ensuite un intérêt mal entendu pour le patrimoine, qui fait porter l'attention sur ce qui a disparu, au lieu de s'occuper de ce qui subsiste autour de nous et a

besoin de soins immenses. Il y a encore une croyance cocardière dans le génie de nos artisans, qui seraient capables de refaire aussi bien que les anciens des édifices entiers, avec leurs décors sculptés par exemple – croyance qu'un examen, même rapide, des récentes reconstructions "de style" (château "Louis-XIV" à Louveciennes) rend illusoire ! Enfin et surtout, il y a l'appât du gain, car derrière ces rêveries pathétiques, on trouve d'avisés marchands de travaux et de mètres carrés bien situés...

Il faudrait ajouter à ces phénomènes somme toute banals une virtualisation du patrimoine, qui est la fille de notre époque. D'un côté, les miracles de l'image numérique (que l'on songe aux spectaculaires restitutions du Paris médiéval) ; de l'autre, la marchandisation des monuments et des institutions, qui efface les anciens repères, le tout pris dans la pente festive qui travaille notre société. Dès lors, pourquoi ne pas refaire ce qui a disparu ? Si rien ne fait plus sens, alors le virtuel a la même valeur que le matériel. D'enfantin, le rêve est devenu infantile. »

« Pourquoi se l'interdire a priori »

PIERRE-ANDRÉ LABLAUDE

Architecte en chef des monuments historiques et inspecteur général honoraire

« Les reconstructions de monuments ont toujours existé. L'hôtel de ville de Paris, par exemple, a été entièrement refait dans un style néo-Renaissance après avoir été ravagé par un incendie pendant la Commune en 1871. Après la guerre de 1914-1918, on a rebâti la place royale d'Arras, l'hôtel de ville et le beffroi, sans compter des dizaines d'églises. Même chose après la Seconde Guerre mondiale, avec la reconstruction de Saint-Malo. Le problème est qu'ensuite, le courant moderne avec Le Corbusier a instauré cette idée perverse qu'il y aurait un progrès en art et donc que toute reconstruction serait contre nature. Ce discours perdure en France où il y a une forme d'encroûtement doctrinal. Pourtant, partout ailleurs à l'étranger, on a continué à reconstruire de grands monuments. Le plus bel exemple est la Frauenkirche de Dresde, cette magnifique église baroque qui avait explosé sous les bombes en 1944, et qui a été complètement refaite jusqu'en 2004. L'idée de

rebâtir le palais des Hohenzollern à Berlin est née de ce grand chantier. À Barcelone, le pavillon que Mies van der Rohe avait conçu pour l'Exposition universelle de 1929 a été reconstruit dans les années 1980. En Bosnie, on a relevé le pont de Mostar. À Londres, on a refait le théâtre du Globe de Shakespeare. À Moscou, la cathédrale du Christ Sauveur, détruite en 1931 par Staline, a été rebâtie et inaugurée en 2000. Et il y a tout un mouvement pour reconstruire les bouddhas de Bamiyan... Tous ces projets témoignent d'un désir de retrouver certaines références, un ancrage identitaire.

L'architecture est une œuvre conceptuelle, fondée sur des plans. Elle peut donc être réincarnée. En France, certains se crispent sur la notion de "matière authentique". Or si vous prenez la façade de Notre-Dame de Paris, les pierres d'origine ne représentent plus qu'à peine 15 %, c'est pourtant bien un authentique monument du XIII^e siècle. Bien sûr, toute reconstruction est un exercice très délicat. L'approche doit être méticuleuse. Mais je ne vois pas pourquoi on se l'interdirait a priori. »

RECUEILLI PAR
SABINE GIGNOUX

ACTU SCIENCES Un système informatique capable d'« agir par la pensée » vient d'être mis au point

Un même outil pour remédier à un handicap ou pour jouer

La scène est éloquent : deux jeunes adolescents, le chef couvert d'un bonnet d'où partent des fils reliés à un ordinateur, regardant attentivement un écran, les mains loin du clavier. Nous sommes en présence de « cobayes volontaires » testant un nouveau système informatique, une interface cerveau-ordinateur, mis au point par des instituts publics comme l'Inria, l'Inserm et le CEA et développé par des industriels comme Ubisoft, appelé OpenViBE 2. À la Cité des sciences, le Laboratoire des usages en technologie d'information numérique a ainsi testé 400 joueurs !

Il fait suite à OpenViBE (2005-2009), un logiciel libre capable d'« écrire par la pensée », reconnu et utilisé dans le monde entier, qui facilite notamment la communication des personnes handicapées motrices. OpenViBE 2, lui, permet d'améliorer certains déficits neurologiques comme les troubles de l'attention. « Associé à la réalité augmentée, le "serious game" a un effet rééducateur positif qui perdure au-delà de la séance d'entraînement dans l'environnement réel, souligne Jean-Philippe Lachaux, directeur de recherche au Centre de recherche en neurosciences (Inserm-CNRS) de Lyon.

Des progrès sont néanmoins nécessaires dans le dispositif pour qu'il puisse être accessible à chacun. »

Au point de vue pratique, les chercheurs du Laboratoire vision et ingénierie des contenus (CEA, Saclay) ont trouvé de nouvelles techniques pour éliminer les bruits parasites comme les contractions musculaires de la face, le clignement des yeux ou le serrement des mâchoires, et pour extraire clairement les signaux électriques du cerveau. De leur côté, les ingénieurs de l'Inria de Rennes ont inventé de nouveaux concepts – des premières mondiales – pour



Expérimentation de l'interface cerveau-ordinateur sur une personne volontaire.

faire interagir l'homme et la machine. Ils ont ainsi conçu une interface « multi-joueurs » dans laquelle les activités cérébrales de deux personnes sont analysées en même temps : les deux joueurs peuvent ainsi jouer ensemble, ou bien l'un contre l'autre, dans un jeu vidéo de football simplifié. Une autre idée consiste à tenir compte de la charge mentale du joueur, de sa fatigue nerveuse. L'interface perçoit la difficulté à se concentrer du joueur et, dans un jeu de labyrinthe par exemple, des guides sont automatiquement activés pour l'aider. Des travaux qui ont été salués par plusieurs prix scientifiques internationaux.

À partir de ce logiciel, plusieurs jeux ont été fabriqués par des industriels. La plate-forme Clarte à Laval notamment a développé le « serious game » ADHD pour les enfants souffrant de déficits attentionnels et d'hyperactivité. Détenteurs d'un savoir-faire technologique unique au monde, les chercheurs envisagent de commercialiser des prototypes avec la start-up française Mensia Technologies.

DENIS SERGENT



Retrouvez les cahiers Sciences & éthique sur www.la-Croix.com.

UN LIVRE

L'HISTOIRE DE LA CHIRURGIE, DU SILEX À NOS JOURS
Docteur Pierre-Louis Choukroun

Éd. du Dauphin, 215 p., 28 €

« L'art de soigner avec le seul usage des mains ». Telle serait l'origine étymologique grecque du mot chirurgie. Une définition quelque peu réductrice puisque, dès le début, c'est-à-dire dès le néolithique, nos ancêtres Homo sapiens ont dû avoir recours à un prolongement de la main, un outil ou un instrument aussi simple qu'un silex taillé, pour amputer humérus et fémurs, ou trépaner des crânes. Le plus étonnant, c'est que des hommes puissent se muer en chirurgiens alors qu'ils ne connaissent pas l'anatomie. En Occident, ce sont essentiellement, au grand dam de l'auteur, les conceptions médicales de Galien qui prévalent. Jusqu'au Moyen Âge, l'Église, qui « réprouve le sang », interdit la dissection des cadavres. Ce n'est qu'à la suite d'une épidémie de peste que le pape Clément VI autorisera les « barbiers-inci-



seurs », dont Guy de Chauliac, à autopsier les pestiférés pour tenter de découvrir l'origine du mal. Arrive la Renaissance avec son lot d'historiens, anatomistes et chirurgiens comme Ambroise Paré, Vinci, Vésale ou Harvey qui laissèrent des traités, œuvres scientifiques autant qu'artistiques. Les médecins, « à robe longue » et parlant latin, sont tournés en dérision par Molière.

Finalement, ce n'est bien qu'au début du XVIII^e avec Louis XIV, opéré avec succès d'une fistule anale à l'âge de 48 ans, que les chirurgiens finissent par être reconnus comme médecins à part entière, d'abord en France puis en Europe. L'histoire s'accélère ensuite avec l'invention de l'anesthésie, puis de l'asepsie. « Dès lors, tout devient possible ; l'art opératoire connaît un prodigieux essor », explique l'auteur, lui-même chirurgien. Au final, un livre intéressant, resituant bien les inventions dans leur contexte historique. Un petit regret toutefois : une trop faible place donnée à l'éthique, à la technologie et à la « scientification » de la médecine.

D. S.